

# Henri Christiné et Genève

Autor(en): **Tappolet, Willy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **7 (1959)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-727824>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## HENRI CHRISTINÉ ET GENÈVE<sup>1</sup>

par Willy TAPPOLET

*A la mémoire de Henri Mercier.*

COMBIEN de fois ne sommes-nous pas montés, le jeudi matin, aux Archives du Collège de Saint-Antoine, où Henri Mercier nous attendait, visiblement heureux de trouver quelqu'un montrant de l'intérêt pour tout ce qu'il avait collectionné sur l'histoire du Collège de Genève. Et naturellement, il nous parlait de la célèbre volée de 1<sup>re</sup> classique 1882-1883, volée qui fut baptisée en 1908 du nom de « la Channe » et dont les survivants fêtèrent le cinquantenaire de leur sortie du Collège en 1933.

Henri Mercier écrit, dans son introduction au livre d'or de la Channe :

« Notre modeste histoire est un chapitre de celle de notre vieille école, laquelle s'intègre elle-même dans les annales de la cité et du pays. Pour qui sait lire dans le passé, il n'y a pas de détails futiles et les petites choses ont leur prix et peuvent instruire... »

En effet, pour l'historien, aucun détail n'est sans valeur. C'est pourquoi nous aimerions, nous aussi, ouvrir une petite porte sur le passé : là où se reflète le rôle important joué par le Collège dans la vie et dans le souvenir d'un de ses plus illustres élèves : Henri Christiné. Mais énumérons tout d'abord quelques-unes des étapes de la carrière de

HENRI MERCIER

Né le 15 avril 1867 à Plainpalais, Henri-Alphonse Mercier nous a révélé lui-même l'un des plus anciens souvenirs de sa prime jeunesse : « J'ai donné du pain aux chevaux de Bourbaki et porté un paquet de tabac à un zouave. » Ce fut au temps où il suivit les classes du Collège : une époque de « gaieté, de confraternité allègre ». Le Collège devint pour lui le symbole de la République et de la

<sup>1</sup> Pour les renseignements précieux qu'ils ont bien voulu nous remettre, nous tenons à remercier tout particulièrement MM. Paul-Ad. Mercier, frère de Henri Mercier, Gustave Vaucher, directeur des Archives, et Louis Binz, archiviste adjoint.

patrie. Avec un de ses condisciples : Christiné, il eut des discussions « orthographiques », dit-il.

Un soir, il traduit en vers la moitié du long poème de *La Cloche* de Schiller, pour le professeur Süss, ou plutôt, comme il l'affirme, pour sa propre satisfaction. Le Salève, le dimanche, faisait contrepoids au surmenage des études pendant les deux dernières années du Collège. Il sortit premier aux examens du baccalauréat ès lettres en juillet 1883 (le diplôme de maturité n'existait pas à cette époque à Genève).

Embrassera-t-il la carrière de théologien à l'exemple de feu son grand-père Alphonse Briquet ? Les lettres, la philosophie et la pédagogie l'emportent. Ses heures de prédilection sont celles qu'il consacre aux cours de grec de Jules Nicole et aux séminaires de philosophie de Gourd. Ne méditait-il pas sur la *Monadologie* de Leibnitz, le dimanche, de la Grande-Gorge aux Pitons du Salève ? En 1887, Mercier obtint le grade de licencié ès lettres classiques de l'Université de Genève. De 1887 à 1889, il fut précepteur dans une famille lyonnaise. De 1889 à 1891, il étudia à l'Université de Berlin, particulièrement la philosophie et, de 1892 à 1897, il enseigne, comme lecteur français, à l'Université de Goettingen. De retour à Genève, il se présente dans de nombreux pensionnats de demoiselles. Avec son sens de l'humour, il raconte :

« Une directrice me reprocha d'avoir l'air trop jeune. Je lui dis que je me guérirais chaque jour de cette imperfection et « der Not gehorchend, nicht dem eignen Trieb », je fis pendant longtemps, la navette entre des institutions aux noms fleuris : le Bosquet, la Marjolaine, Vert-Pré, les Hirondelles, les Clochettes, Joyeux-Clos, etc. ! »

En 1898, Mercier est chargé de la classe des étrangers du Collège de Genève ; en 1900, il enseigne le français et la philosophie en première, enseignement qu'il gardera jusqu'à la fin de sa carrière. En 1909, il devient doyen de la section classique ; en 1922, le Département de l'instruction publique lui offre la direction du Collège. Il refuse, se sentant trop âgé, et prend sa retraite en 1929. Pendant vingt-huit ans, il a enseigné également à l'École secondaire et supérieure des jeunes filles ; il a été maître au « Séminaire de français moderne », et, pendant seize années, aux Cours de vacances. Mercier a dressé une statistique du nombre de ses élèves : 120.000 ! Non sans sa malice coutumière, il aimait à citer une parole de Gaspard Vallette : « Si vous aimez le son de votre voix, faites-vous professeur ! »

Dès 1909, Mercier s'est occupé d'organiser, de cataloguer et de compléter les Archives du Collège avec cette conscience et cette minutie qui lui étaient propres dans toutes ses multiples occupations.

Le 10 avril 1901, John Gaillard, professeur à la Faculté de théologie et, lui aussi, étudiant de la volée 1882-1883, a béni le mariage de Henri Mercier avec Marguerite Laubinger de Koenigsberg — « ville de Kant », précise Mercier, non sans une légitime fierté. Henri Mercier est mort dans sa ville natale, le 1<sup>er</sup> janvier 1949, à l'âge de 82 ans.

HENRI CHRISTINÉ <sup>2</sup>

27 décembre 1867 — 23 novembre 1941

Fils d'un Savoyard qui avait opté pour la nationalité suisse, cousin de René Morax, Christiné est né au 22 de la rue de Carouge à Genève. Dans la section classique du Collège, il a obtenu plusieurs prix et accessits pour le chant, mais surtout pour le latin et le grec. Licencié ès lettres, il fut professeur de français à Lausanne et à Genève. Pour pallier ses déceptions pédagogiques, il travaillait le piano avec sa sœur, rimait des couplets et s'amusa à les mettre en musique. En 1890, il se fit engager comme pianiste à la troupe d'Henriot qui joue au Casino de l'Espérance (l'actuel Casino-Théâtre). Il avait 24 ans lorsqu'il débarqua à Paris où il devient célèbre en fournissant de jolies chansons sautillantes aux comiques et aux chanteuses de café-concert. Le nom de « prince de l'opérette française » date de la première de *Phi-Phi* (sur un livret d'Albert Willemetz), le 12 novembre 1918, au Théâtre des Bouffes-Parisiens. La pièce tint l'affiche pendant trois ans. A la suite de ce succès triomphal, le directeur des Bouffes-Parisiens demanda une autre opérette à Christiné. Ce fut *Dédé* (en collaboration avec Albert Willemetz) qui vit les débuts de Maurice Chevalier dans l'opérette.

Gloire éphémère et passée? Que non pas! Paris a rendu à Christiné un hommage sensible, en 1951, dix ans après sa mort; Christiné, l'auteur de chansons et de musique facile, légère, gracieuse et gaie, l'un des créateurs de l'opérette française moderne.

LETTRES INÉDITES DE HENRI CHRISTINÉ A HENRI MERCIER

I<sup>3</sup>

Paris, le 22 novembre 1932.

Cher ami,

Toutes les convocations que tu m'as envoyées me sont bien parvenues et c'est, chaque fois, avec une réelle émotion que je les ai lues, car elles faisaient surgir, du fond de ma mémoire, une foule de souvenirs qui semblaient complètement éteints et qui n'étaient qu'endormis.

<sup>2</sup> Dans la *Tribune de Genève*, du 23 novembre 1951, M. Alfred Gehri a esquissé la jeunesse et la carrière de Christiné d'après des renseignements fournis par M. Georges Liodet, né en 1870, qui fut longtemps décorateur de théâtre à Paris et rentra à Genève au début de la Seconde Guerre mondiale. Liodet est mort à Genève en 1953. — D'autre part, dans sa lettre du 22 novembre 1932, Christiné dresse lui-même une brève biographie, ce qui nous dispense d'en parler longuement.

A consulter aussi: Willy AESCHLIMANN: *Almanach du Vieux-Genève*, 1933, pp. 32-39, en particulier, « Mayol et Henri Christiné », pp. 34-36; *Almanach...*, 1939, « Félix Mayol et Henri Christiné », 20-23; *Almanach...*, 1955, pp. 33-38, « Félix Mayol à Genève ».

<sup>3</sup> Une copie de cette lettre figure dans le livre d'or de la Channe (pp. 40 à 43).

Pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt? C'est bien simple. Après chaque lecture de tes lettres, je suis resté pendant de longs instants à évoquer en pensée la figure des amis de la volée, la classe, la cour du Collège, les mille incidents de cette dernière année... Que de fois, je me suis revu au premier banc, à gauche du pupitre du professeur, entre *Couteau*<sup>4</sup> et le pauvre *Jacquier*<sup>5</sup>. *Couteau!* ce nom d'un vieux et délicieux camarade me rappelle sa maison, au chemin du Mail, où j'allais repasser avec lui le programme du bachot! Puis, j'ai occupé le dernier banc, près de la porte, à côté de *Bungener*<sup>6</sup>. Je me rappelle les chahuts que nous faisons en attendant Scheler qui arrivait souvent en retard, souffrant et peinant pour monter la Vallée!

Après toutes ces évocations de souvenirs, j'étais pris d'un attendrissement un peu puéril, un peu... bête, mais exquis à tel point que je promettais d'aller vous retrouver à tel dîner à Grange-Canal — et je me demandais déjà, un peu anxieux: « Reconnaitrai-je un tel... et un tel?... » et je revoyais chaque visage exactement comme il était... il y a presque cinquante ans! Mais, car hélas! il y a toujours un « mais » dans les beaux projets, j'étais bientôt repris par mon travail, par mes occupations, par la vie active de Paris qui exige qu'on soit toujours sur la brèche.

Oui, je sais, cela vous paraîtra à tous invraisemblable que je n'aie pas pu trouver vingt-quatre heures pour venir au milieu de vous tous. Pour me faire comprendre, il faudrait, non pas une lettre, mais un volume. Il faudrait que je vous explique qu'après mon bachot je suis entré dans l'enseignement, d'abord à la Villa, à Ouchy, puis à l'Ecole Cuchet, à la Cour Saint-Pierre, où je gagnais 80 francs par mois! J'avais toujours eu du goût pour la musique, je jouais assez bien du piano et j'avais pris des leçons d'harmonie que me donnait le père *Kling*<sup>7</sup>, en échange de leçons que je donnais à son fils.

Un jour, je me suis décidé à « courir ma chance », comme disent les Américains, à Paris. J'y ai été répétiteur, pianiste pour cours de danse — mais oui, mon cher! — puis chef d'orchestre. Enfin, j'ai écrit quelques compositions musicales et j'ai eu la chance d'avoir, presque immédiatement, un succès très encourageant.

En 1896, j'ai été reçu membre de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique; je suis maintenant « pensionné » à cette société. Puis, j'ai pu enfin

<sup>4</sup> Coutau ou Couteau, Hippolyte, 1866-0000, artiste-peintre. Après Jules Cougnard, second président du Cercle des arts et des lettres (de 1902 à 1906). Cf.: René-Louis PIACHAUD: « Types d'artistes: Hippolyte Coutau », *Journal de Genève* du 16.2.1952.

<sup>5</sup> Jacquier, Léon, 1868-1884, « mort d'asphyxie par immersion » (suicide) au Creux-de-Saint-Jean, le 8 novembre 1884.

<sup>6</sup> Bungener, Ernest, 1866-1927, comptable, après un apprentissage de banque à Genève, chez Darier. Marié en 1898 à M<sup>lle</sup> Catherine Godinot, d'origine française. Après la mort de son mari, elle a raconté à Henri Mercier qu'à la première visite qu'elle fit à Genève, son mari commença par lui montrer la cour du Collège.

<sup>7</sup> Kling, Henri Adrien Loris (1842-1918), premier cor dans l'orchestre du Théâtre de Genève, professeur de cor et de solfège au Conservatoire dès 1884 jusqu'à sa mort, maître de chant à l'Ecole supérieure des jeunes filles; organiste à Cologny, compositeur extrêmement fertile, auteur de traités pour différents instruments. Avec Georges Bekker (1834-1928) et Antoine Deebervens (184-1912), Kling fut un des fondateurs de la musicologie à Genève.

arriver à être joué au théâtre, où une dizaine de mes partitions d'opérettes ont été bien accueillies par le public.

En 1919, j'étais reçu membre de la Société des auteurs dramatiques sous la présidence de Robert de Flers, puis d'Eugène Brieux. En 1928, je recevais la Légion d'honneur; en 1929, j'étais nommé membre de la Commission (la Commission est le conseil d'administration des auteurs dramatiques) — en 1930 trésorier et, en 1932, vice-président de cette société.

Toute cette explication — qui, du reste, mon cher Mercier, te servira pour les biographies dont tu es chargé — n'a qu'un but, le voici: Bien que je sois resté Genevois de cœur, je ne peux qu'être infiniment [reconnaissant] à la France et surtout à Paris de m'avoir donné tout ce qu'un homme peut désirer; j'ai été admirablement accueilli, je me suis fait des amis sûrs et dévoués, j'ai trouvé sur ma route le succès, l'argent et les honneurs. Par reconnaissance pour ce beau pays, j'ai demandé ma naturalisation en 1912, ce qui fait qu'en 1914, le 2 août, je suis parti pour le front, à Laon, au 45<sup>e</sup> régiment d'infanterie. J'avais 47 ans et je n'ai accompli aucune action d'éclat. Laon, ville indéfendable, bâtie sur une colline au centre d'une immense vallée, fut évacuée, sans combat, par repli stratégique, dans la nuit du 27 au 28 août 1914.

Mon régiment, le 45<sup>e</sup>, était un régiment d'« active », et j'étais de beaucoup l'aîné de tous mes camarades... et soldat de 2<sup>e</sup> classe ! Au bout de six mois, mon colonel me demanda un jour: « Mais quel âge avez-vous ? » — « Quarante-sept ans. » — « Que diable venez-vous faire ici ? » — « Je suis naturalisé. » — « Avez-vous des enfants ? » — « J'ai même des petits-enfants. » — « Eh bien, mon ami, vous me ferez le plaisir de rentrer chez vous; un grand-père dans un régiment d'active, c'est une plaisanterie. »

Et voilà comment, sans m'être battu, et sans la moindre gloire, je suis rentré chez moi au début de 1915.

Vous allez penser, mes chers amis: « Ce brave Christiné n'écrit pas souvent, mais quand il s'y met, il ne s'arrête plus... et il parle beaucoup de lui. »

Je vous fais toutes mes excuses; je sais bien que le moi est haïssable, mais j'ai tout de même droit aux circonstances atténuantes. *Comme j'ai décidé de venir en juin fêter le cinquantenaire de la Channe*, j'ai trouvé plus pratique de vous renseigner un peu pour vous éviter de me poser une foule de questions quand je serai parmi vous.

En attendant cette grande joie, je t'envoie mon obole pour le carnet de caisse d'épargne et je te prie, cher ami Mercier, d'être mon interprète auprès de tous les camarades de 1882-1883 pour leur dire que je ne les ai jamais oubliés et que je me fais une fête de les revoir.

Bien cordialement à toi.

*Henri Christiné,*  
39, rue de Dunkerque,  
Paris X<sup>e</sup>.

II

Paris, le 27 mai 1934.

Cher ami,

C'est avec une très douce émotion que j'ai trouvé ce matin, parmi les lettres de mon courrier, celle qui portait au coin de l'enveloppe la mention: Collège de Genève !... Mais c'est avec le regret amer de ne pouvoir être des vôtres que j'ai lu ton aimable convocation.

La disparition de mes deux camarades Gruaz<sup>8</sup> et Hermann Dumur<sup>9</sup> me peine profondément; là je n'ai pu, malgré mon effort, évoquer la figure de Gruyaz que j'ai perdu de vue depuis trop longtemps; j'ai eu, par contre, la vision immédiate de Dumur tel que je l'ai connu lorsque j'allais parfois chez lui, au square de Champel où nous faisons de la musique ensemble; je l'accompagnais au piano tandis qu'il jouait du violoncelle.

Quelle admirable machine que le cerveau humain! Depuis près d'un demi-siècle je n'avais prononcé le nom d'Hermann Dumur et aucune occasion ne s'était offerte à moi de parler de lui; sa personnalité semblait rayée à jamais de ma mémoire. Brusquement, je reçois ta lettre et immédiatement, à la seule lecture de ce nom et de ce prénom, j'ai revu en pensée, non seulement les traits et la forme exacte de notre ami, mais aussi la chambre où nous faisons de la musique avec l'emplacement du piano, de la fenêtre, de chaque meuble avec la netteté précise d'un film qu'on aurait tourné la veille!

En lisant, cher ami, ces réflexions provoquées par de vieux et chers souvenirs, tu vas penser sans doute, en latiniste impénitent, que j'ai renversé les termes du vieil adage pour en faire: « Primum philosophari, deinde vivere! » Hélas! non! sans quoi, oubliant les nécessités impérieuses de ma profession de compositeur, j'irais avec joie le 7 juin à Genève.

Je ne peux, malheureusement, quitter Paris. Mais veux-tu dire à tous nos amis que le 7 juin, à 8 heures du soir, chez moi, à dîner, je me verserai un plein verre d'un certain Châteauneuf du Pape, orgueil de ma cave, et que je le boirai à la santé de la Channe et en l'honneur de notre belle et réconfortante camaraderie.

Bien cordialement à toi.

*H. Christiné,*  
39, rue de Dunkerque,  
Paris X<sup>e</sup>.

Pour la caisse de la Channe je t'envoie mon obole que je te laisse le soin de transformer en argent suisse.

<sup>8</sup> Gruaz, identification difficile, sans prénom. Il pourrait s'agir de Joseph Gruaz, né en 1866 dont la famille quitte Genève pour la France en 1882.

<sup>9</sup> Hermann Dumur, né en 1868. En 1933, ingénieur retraité des CFF, mort en 1934.



III

Paris, le 18 février 1935.

Mon cher Mercier,

Cette lettre, en réponse à la tienne, n'est, hélas ! qu'un « mea culpa ». J'ai reçu le livre d'or de la Channe au moment où je partais en vacances à Nice ; j'ai emporté le livre afin de le lire, mais... au moment du retour à Paris, je l'ai oublié là-bas !

Il a fallu que j'attende que des amis se rendent dans le Midi pour leur confier les clés de ma villa, d'où ils viennent enfin de me rapporter le précieux exemplaire du livre d'or. Je le dépose chez *Filliol*<sup>10</sup>, car *Becker*<sup>11</sup> m'avait écrit qu'ayant déjà pris connaissance du bouquin, il était inutile de le lui envoyer. Par un mot, je prie *Filliol* de l'envoyer, après lecture, à *Léon Jacomet*<sup>12</sup> dont je lui donne l'adresse.

Estimant que mes excuses, même les plus plates, sont insuffisantes pour justifier la longue interruption (dont je suis la cause) dans le circuit de notre livre d'or, je me punis d'une amende de cent francs suisses que je t'envoie ci-inclus, dans l'espoir que tu m'accorderas, sinon ton pardon, du moins des circonstances atténuantes.

Notre caisse en bénéficiera ; j'espère qu'elle deviendra ainsi, auprès de toi et tous nos camarades, un avocat assez éloquent pour me faire obtenir une indulgence que je n'ai guère méritée.

Pour toi, cher ami, toute la vieille et cordiale affection de ton dévoué

*H. Christiné,*  
39, rue de Dunkerque,  
Paris Xe.

IV

Paris, le 18 juin 1935.

Cher ami,

Infiniment touché par l'envoi de la carte revêtue des signatures de tous les amis de la Channe, je viens t'adresser mes remerciements émus et te prier d'être mon interprète auprès de mes camarades. Un voyage que j'ai dû faire dans l'Est de la France a retardé l'envoi de cette lettre, car ce n'est qu'à mon retour que j'ai trouvé ta carte, c'est-à-dire avant-hier dimanche.

<sup>10</sup> Charles Filliol, né en 1867, banquier, 12, rue de Loegelbach, Paris XVII<sup>e</sup>.

<sup>11</sup> Hermann Becker, né en 1866, ingénieur-conseil. Fils du musicologue Georges Becker et petit-fils du militant communiste Jean-Philippe. En 1933, il habite Paris, 281, rue Saint-Honoré.

<sup>12</sup> Léon Jacomet, né en 1866 à Genève.



Est-il besoin de te dire combien j'ai regretté de ne pouvoir être des vôtres le 6 juin à Veyrier? Mais ma profession a des exigences auxquelles je dois me soumettre, exigences agréables cette année pour moi, puisque j'ai eu la chance d'avoir deux pièces jouées en même temps à Paris: d'abord au Théâtre du Châtelet, une grande opérette qui vient d'atteindre sa 240<sup>e</sup> représentation, puis la reprise au Théâtre Marigny d'une de mes pièces, créée l'an dernier aux Bouffes: *Le Bonheur, Mesdames*, sur un livret de Francis de Croisset.

Nous traversons ici des temps difficiles et beaucoup de mes collègues, compositeurs de musique, n'arrivent pas à se faire jouer, malgré leur talent reconnu. Je dois donc remercier la Providence de la double faveur dont elle m'a gratifié cette saison.

J'espère que pour toi la vie s'écoule calme et agréable, que ta santé est bonne et qu'aucun ennui ne vient troubler le bonheur auquel ton existence de labeur te donne le droit de prétendre. Je forme le souhait de pouvoir assister l'an prochain au dîner de la Channe et de retrouver tous les amis auxquels je te prie de transmettre mon plus affectueux souvenir.

Toutes mes mains dans les tiennes.

Ton vieil ami

*H. Christiné,*  
39, rue de Dunkerque,  
Paris X<sup>e</sup>.

V 13

Villa Christiné  
20, avenue Mirabeau, Nice.

Cher ami,

Plongé depuis trois mois dans ma partition destinée au Théâtre du Châtelet pour une pièce qui passera en décembre prochain, j'ai laissé mon courrier s'entasser sur ma table de travail. J'essaie de rattraper ce retard et je t'envoie mes excuses pour n'avoir pas répondu plus tôt à ta carte du 27 juillet dernier m'annonçant la mort de Becker.

J'ignorais qu'il fût un des trois « Parisiens » — mais à Paris les conditions de la vie séparent davantage des amis que les kilomètres !

Tu me parlais du mauvais été: sur la Côte d'Azur où je suis depuis le 10 juillet on ne connaît pas le mauvais été; le soleil et le ciel bleu sont obligatoires et gratuits comme l'instruction. Les événements, par contre, sont, à mon avis, beaucoup moins agréables en France et, pour beaucoup, les conditions d'existence deviennent un problème presque insoluble. Le théâtre, pour lequel je travaille, étant un article de

<sup>13</sup> Lettre sans date ; elle fut écrite en automne 1935.

luxe, est forcément le premier touché et beaucoup de jeunes compositeurs, pleins de talent, n'ont plus les débouchés sur lesquels ils pouvaient compter jusqu'à présent. Je vais très probablement prendre une retraite l'année prochaine et me retirer à Nice où la vie est plus douce et plus agréable qu'à Paris.

Je n'ai pas à me plaindre de la vie; mais l'homme a toujours « sujet d'accuser la nature », comme disait le bon La Fontaine et comme le constate Tristan Bernard: les choses ne sont jamais aussi bonnes qu'on l'espérait ni aussi mauvaises qu'on le craignait. Les Romains pensaient: « In medio stat virtus. » C'est en songeant à ces deux pensées que je vais terminer ma carrière et attendre le dénouement de la comédie qu'on appelle la vie.

Ce dont je suis bien certain, c'est que je n'oublierai pas les amis de Genève et les heures d'études passées au milieu d'eux.

J'espère que tu es toujours en bonne santé et que tes jours s'écoulent sans soucis d'aucune sorte.

Ton vieil ami dévoué

*H. Christiné.*

## VI

Paris, le 4 juin 1936.

Mon cher ami,

A mon grand regret, il ne m'est pas possible d'être des vôtres pour le 11 juin; un travail important me cloue à Paris jusqu'au 15 juillet. Veux-tu être mon interprète auprès de tous mes camarades pour leur dire que je ne les oublie pas et que je suis de cœur avec eux pendant cette soirée.

Bien affectueusement à toi

*H. Christiné.*

Tu trouveras ci-inclus de l'argent français que tu voudras bien transformer en argent suisse pour votre caisse.

